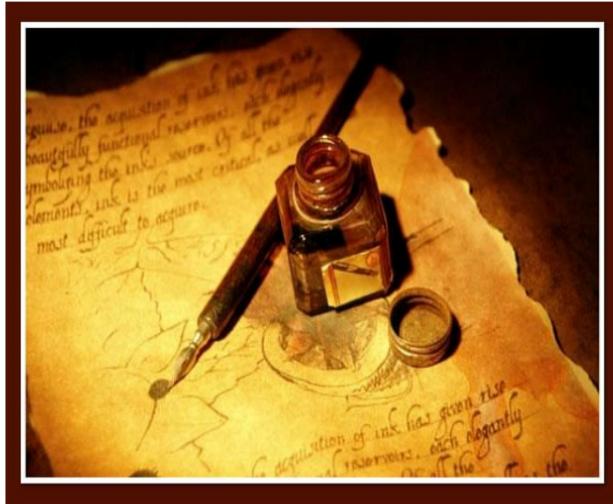


Dominique Capo

Le Manoir des ombres

Seconde Partie





Quand le Mythe rejoint l'Histoire, il y a un Instant Magique où la Réalité n'existe plus que pour être emportée par le souffle d'une légendaire Epopée...

Chapitre Deux

A lors que ma plume parcourt ce feuillet et y inscrit ces premiers mots, je ne sais pas si je dois m'aventurer plus loin. L'hésitation et l'angoisse m'étreignent... Je me demande si j'ai le droit de mettre par écrit les faits à la fois terribles et merveilleux dont j'ai été le témoin au cours de mon existence. Je me demande si je dois évoquer les événements effroyables et énigmatiques ayant jalonné mon Destin depuis ma plus tendre enfance. Et je reste réticent à leur permettre de s'emparer une fois de plus de mon Esprit mutilé.

Pourtant, aujourd'hui, j'ai atteint un âge assez avancé, et il me semble sage et nécessaire de les décrire. Je le fais à contrecœur, soyez en certain. Et pour être totalement honnête, tandis que mes doigts perclus d'arthrite alignent vocables et particules, des perles de sueur commencent à suinter de mon front ridé. Non pas que la température de la pièce dans laquelle je me trouve actuellement soit particulièrement élevée. Elle y est

agréable, et malgré le froid glacial qui règne hors des murs de mon habitation, le feu de cheminée crépitant à quelques mètres de moi vient délicieusement réchauffer l'atmosphère. En fait, ce sont les souvenirs remontant progressivement à la surface de ma mémoire, qui me glacent brusquement. Car, longtemps, j'ai essayé – tant bien que mal – de les refouler dans les recoins les plus obscurs et les plus lointains de mon âme. Et, maintenant, je m'apprête à les dévoiler, à les détailler, et à décrire de quelle manière ils m'ont hanté. Je suis pris de vertige. Je n'ose pas imaginer la réaction du lecteur ou de la lectrice en en prenant peut-être un jour connaissance. Lorsque j'y songe, je me dis qu'il serait éventuellement préférable, une fois terminé, que ce manuscrit reste à l'abri. Qu'il demeure dissimulé dans une cache secrète connue uniquement de personnes capables de le déchiffrer sans aussitôt sombrer dans la démence. Je suis en effet bien placé pour le savoir. Il y a certaines choses ne devant pas être dévoilées au commun des mortels. Elles risquent de déclencher une succession de catastrophes susceptibles d'échapper à tout contrôle et d'entraîner des tragédies dont on ne sort jamais totalement indemnes.

Seigneur, que ne donnerais-je pas pour pouvoir revenir en arrière ! Je vendrai volontiers une partie de cette Conscience tenaillée par la peur dont mon corps fatigué est le réceptacle pour redevenir cet enfant innocent et insouciant que j'étais. J'offrirai toutes mes richesses accumulées au fil des ans, des décennies, à

l'Alchimiste assez puissant pour me renvoyer à l'époque où je n'avais pas encore ouvert les Portes de l'Enfer !

Hélas, je sais que nul ne sera jamais capable d'un tel exploit. Pour moi, il est maintenant trop tard. C'est d'ailleurs en partie pour mettre en garde les imprudents tentés d'emprunter les mêmes voies, que je me suis résigné à écrire ce Mémoire. S'il y a bien une chose dont je ne veux pas, c'est que d'autres inconscients soient tentés de les suivre. Elles possèdent une telle force d'attraction ! Je suis convaincu que les non-Initiés sont incapables de résister à leurs charmes. Je suis assez au fait de leurs Secrets pour témoigner que, quand on s'engage sur l'un de ces « Obscurs chemins de la Connaissance », l'extase dont on est la proie de prime abord, se transforme vite en terreur absolue. Et il n'y a qu'un seul moyen d'y mettre un terme, c'est la mort. C'est d'ailleurs pour cette raison que nombre de mes Frères et de mes Sœurs se suicident : ils ne souhaitent aucunement que les « Savoirs Maudits » dont ils sont les détenteurs ne les anéantissent. Ils préfèrent donc se libérer définitivement de leur enveloppe charnelle, plutôt que de se vider de leur essence vitale. Se soumettre volontairement et pour toujours à l'Art et aux Mystères Antiques dont il est issu n'est pas donné à tout le monde.

J'y reviendrai plus tard, mais je peux d'ores et déjà avouer ceci : m'adonner à l'Art a failli me détruire plusieurs fois. Si je n'ai pas succombé à la folie, si je

n'ai pas volontairement mis un terme à ma vie, c'est parce que, contrairement à beaucoup de mes Frères et Sœurs, j'ai régulièrement freiné mon désir de me laisser complètement emporter par lui. Si j'ai atteint l'âge vénérable de quatre-vingt-cinq ans, c'est que j'ai appris à contrôler cette volonté de l'utiliser en permanence. Mais cela n'a pas été le cas pour bon nombre de membres de notre Fraternité ; et ce, depuis qu'elle existe...

Alors que ma main court sur le papier, une multitude d'images resurgissent. Mes doigts sont parcourus de mouvements désordonnés, et je dois user d'une extrême concentration pour que mes propos ne se métamorphosent pas en gribouillis sans queue ni tête. La crainte, je n'ose dire la répulsion, est toujours à l'affût de mes moindres faits, gestes ou pensées. Et ce sentiment pourrait tirer du sommeil des flots tempétueux que je ne désire pas ranimer. Or, retranscrire ici mes souvenirs, n'est ce pas leur céder, d'une certaine manière ? N'est ce pas les ressusciter et leur donner l'occasion de me happer définitivement ? C'est pour cela que j'ai longuement hésité avant d'entamer la rédaction de cette Chronique.

Aujourd'hui, je suis en paix avec moi même. Pourquoi devrai-je rouvrir de vieilles blessures ? Pourquoi devrai-je réveiller d'anciennes cicatrices ? Lorsque je regarde autour de moi, je me sens en sécurité. Je loge dans un appartement au cœur du 16^{ème} arrondissement de Paris. Depuis de nombreuses

années, je me suis organisé afin d'avoir le moins de contacts possibles avec l'extérieur. Et j'en suis très heureux. Évidemment, au sein de l'immeuble du « 42 rue des Anciennes Loges », je suis considéré comme un excentrique. Certains supposent que je suis fou. Pour eux, je serai davantage à ma place dans un asile psychiatrique. D'autres se demandent si je ne suis pas décédé ; si mon cadavre n'est pas en train de se décomposer lentement dans l'une des pièces de mon domicile.

Je tiens en premier lieu à rassurer tous les locataires ou propriétaires de l'immeuble : non, je ne suis pas mort. J'en suis désolé pour ceux ne m'appréciant pas. Je ne les ai jamais fréquentés, donc je n'ai pas d'opinion à émettre à leur sujet. Peut-être propagent-ils rumeurs et ragots à mon sujet ? Peut-être croient-ils que je suis pédophile, un pervers quittant sa tanière à la nuit tombée pour arpenter les rues de Paris en quête d'une proie facile ? Je les laisse à leurs suppositions dont ils sont les seuls à s'émouvoir. Pour ma part, celles-ci me laissent indifférentes. J'en ai entendu de bien pire tout le long de mon existence. Ce ne sont pas quelques médisances supplémentaires qui vont me heurter.

En outre, s'ils connaissaient ma véritable histoire, qui je suis réellement, je suis sûr que leur effroi n'aurait aucune limite. Jadis, il m'est exceptionnellement arrivé de révéler des fragments de mon parcours personnel à des « non-Initiés ». Soit ils

ne m'ont pas cru. Les yeux exorbités par l'incrédulité, ils m'ont affirmé que ce n'était pas possible. Soit, ils m'ont accusé d'être un imposteur ou un affabulateur. Ils m'ont ri au nez, et ne m'ont plus jamais adressé la parole.

C'est parce que je suscite ce genre de réaction, mais pas uniquement loin de là qu'il y a une vingtaine d'années environ, j'ai pris la décision de ne plus sortir de chez moi. En aucune circonstance, et quel qu'en soit le motif.

Dès lors, quand j'ai besoin de m'approvisionner en nourriture, c'est à Elisandre que je fais appel. Elisandre est un loyal Serviteur ; il sacrifierait sa vie pour protéger la mienne. Il l'a déjà prouvé à deux ou trois reprises. Il m'obéit aveuglément sans poser de questions. Il est informé de zones d'ombres liées à mon passé. Et même s'il est loin de tout savoir, il en a appris plus que quiconque. Et il a vécu à mes côtés davantage que la totalité de mes Frères et de mes Sœurs réunis.

C'est lui qui s'occupe de la gestion de l'appartement au quotidien. C'est lui qui se déplace jusqu'au supermarché du quartier pour acheter des provisions de bouche. C'est lui qui règle les factures, lorsqu'il y en a à payer. C'est lui qui entretient les lieux, y effectuant les réparations nécessaires. C'est lui qui prépare mes repas, ou qui nettoie – à la main – et repasse mes vêtements. C'est lui qui fait fructifier mes nombreux comptes en banque dispersés aux quatre

coins de la planète. De Zurich à Paris, de New-York à Londres, de Hong-Kong à Sydney, ils ont été ouverts au gré de mes déplacements et de mes besoins. Et puisqu'à l'heure actuelle, je n'en n'ai plus l'utilité, c'est Elisandre qui surveille les revenus qu'ils génèrent. De la même manière qu'il protège mes différents intérêts de par le monde. Que ce soit des buildings à Miami ou à San-Francisco, des résidences secondaires aux Bermudes ou en Nouvelle-Zélande, des galeries à Boston ou à Amsterdam, des parts dans des fonds d'Investissement à Chicago ou à Madrid, rien n'échappe à son œil de lynx. Et il sait se rappeler au bon souvenir de ceux auxquels j'ai apporté des fonds pour les soutenir dans les financements de leurs projets. Il ne laisse rien passer, et gare à ceux qui auraient tendance à l'oublier. Je l'ai déjà entendu défier par téléphone – ou, désormais, au cours de visioconférences sur Internet – des dirigeants de célèbres multinationales. Il les a menacé de retirer d'importantes sommes destinées à restructurer leurs filiales, entre autres européennes. Ils ne se sont pas fait prier pour accéder à ses sollicitations.

Je n'ai jamais rien compris au fonctionnement de la finance internationale. Je ne sais pas dans le détail où, au fil des ans, Elisandre a placé mon argent ; dans quelle société, dans quelle banque, ou dans quel fraction de parc immobilier. Et je dois dire que les mouvements de cette immense toile d'araignée censée dominer les gouvernements et les populations, me

dépasse. Par ailleurs, cela ne m'intéresse pas. Elisandre connaît mon opinion à ce sujet : du moment que je ne me retrouve pas ruiné et que je peux continuer à vivre confortablement, de quelle manière mes revenus sont gérés ne me préoccupe pas.

Depuis que je suis jeune adulte, l'argent n'a jamais été un problème. Au gré de mes pérégrinations à travers le monde, j'ai réussi à en gagner beaucoup. Grâce à mon utilisation modérée de l'Art sur ceux et celles qui n'appartiennent pas à l'Ordre, je suis parvenu à influencer sur le cours de situations mal engagées. La plupart des individus ne serait pas parvenus à les retourner à leur avantage. Moi si. Et, à retirer des bénéfices substantiels qui plus est. J'aurai peut-être l'occasion de revenir sur l'un de ces multiples aspects de mon existence au cours de ce récit.

En tout état de cause, je suis depuis longtemps économiquement à l'aise. Et aujourd'hui, tout ceci est loin derrière moi. Ce qui m'importe dorénavant, c'est ma tranquillité. C'est que je puisse me concentrer sereinement sur mes recherches bibliographiques. C'est que je puisse me plonger à corps perdu dans mes innombrables lectures. C'est que je puisse poursuivre mes investigations livresques sans être dérangé par les affres d'un quotidien m'ennuyant profondément. Mon existence a été parsemée de tant de malheurs et de souffrances que je ne souhaite plus être confronté à cette sorte de Réalité. Je préfère mille fois celle issue des milliers d'ouvrages m'environnant. Elle me

permet d'en modeler d'autres, ou de remanier la nature de la notre. Qu'Elisandre s'y consacre me convient parfaitement.

Ce qui m'absorbe davantage, ce sont les révélations que je suis sur le point de divulguer. Imaginer celles-ci tomber entre de mauvaises mains me terrifie. Des fragments de Connaissances dont les membres de notre Communauté sont les détenteurs depuis des centaines d'années ont déjà été par le passé dévoilés à des personnes mal intentionnées. Ils ont été à l'origine de désastres aux conséquences épouvantables. Les individus les ayant utilisé à leur profit n'ont pas hésité à déchirer peuples et nations à cause d'eux. Ainsi, à la fin du XIX^{ème} siècle et au début du XX^{ème} siècle, certains les ont érigé en Vérité absolue, et ont, plus tard, failli conduire le monde à sa perte. D'autres, au cours des siècles précédents, les ont manipulés, transformés, ont tenté d'en décrypter leurs Mystères. Ils s'en sont servis pour distordre la Réalité et en forger une plus conforme à leur vision des choses. Ils l'ont forcé, enchaîné et créé des failles, pour engendrer rêves ou cauchemars. Mais il s'est toujours agi de songes liés à la structure de notre Univers ; de modifications de sa composition pour la faire leur.

Personnellement, je n'ai pas assisté à de tels événements. J'en ai lu des exposés et des résumés lors des années où j'ai fréquenté l'immense Bibliothèque installée au « Sanctuaire ». Je ne désire pas – pour le moment en tout cas – révéler l'emplacement exact de

ce dernier. En effet, le Sanctuaire étant le Cœur institutionnel de notre Fraternité, je préfère en préserver l'anonymat. Tout ce que je peux dire, c'est que c'est dans ce lieu que ces faits m'ont été révélés. C'est là que j'ai parcouru les écrits relatant l'histoire de notre Communauté depuis sa fondation, au milieu du XIX^{ème} siècle. C'est là que j'ai été instruit des épisodes de la grande Histoire à laquelle elle a participé ; parfois volontairement, parfois à son insu, parfois encore afin de ne pas être anéantie par eux. Enfin, c'est là que ses membres disséminés un peu partout en France, éventuellement dans d'autres pays d'Europe, ou encore ailleurs, se réunissent une fois par an au cours de Conclaves. Moi, il y a une vingtaine d'années que je ne m'y suis pas rendu. Depuis que je me suis mis en retrait des ses affaires et que je me suis exilé au 42 rue des Anciennes Loges, en fait. Je ne le regrette pas, et je ne m'en porte pas plus mal, bien au contraire.

Par contre, je suis au courant de tout ce qui s'y déroule. Internet est un outil formidable pour se tenir informé de la marche du monde. Je l'utilise donc fréquemment pour me rendre sur son site et y lire les derniers bulletins qu'elle publie. Car il est impératif que les Frères et ses Sœurs établis à Bordeaux, Lyon, Marseille ou Lille, par exemple, soient instruits des décisions prises au Sanctuaire. Il est vital que ses membres de Londres, New-York ou Sydney puissent avoir accès à ses archives, à ses bulletins, aux recherches

entreprises par d'autres. Cela est d'autant plus important que nous nous rencontrons que très peu, et que nous devons malgré tout conserver un lien durable. C'est ainsi que l'Ordre a toujours fonctionné. Jadis, nous communiquions à l'aide de courriers et de messagers. A l'heure actuelle, avec les progrès de la technologie, c'est plus simple, plus rapide et plus discret. Autant employer les moyens mis à notre disposition par Aeüs et ses « Hauts Conseillers » pour progresser efficacement dans l'étude et l'utilisation de l'Art. Nous sommes les descendants de ceux ayant pris sur eux de protéger ses Secrets. Nous avons pour obligation d'user de l'ensemble des méthodes à notre portée afin de ne pas répéter les erreurs commises par nos prédécesseurs.

C'est une autre des raisons me faisant hésiter à entreprendre cette confession. Je n'ai plus de contacts réguliers avec mes Frères et Sœurs du Sanctuaire ou d'ailleurs depuis longtemps. Malgré tout, je leur reste fidèle. J'ai prêté serment il y a plus de quarante ans devant Delmocène, le « Guide » d'alors commandant aux destinées de notre Ordre. Je n'ai pas le droit de le trahir. Or, à l'idée d'évoquer ce que j'ai vécu depuis mon enfance, je demeure terrifié. Je n'ai pas envie de provoquer de nouvelles perturbations, de nouvelles tragédies telles que la Fraternité en a connu entre 1880 et 1910. Je ne veux pas rallumer de vieilles querelles, telles que celles ayant suivi sa création, en 1853. Et je ne désire pas être considéré comme un infidèle aux valeurs véhiculées par l'Art. Car cela a été

le cas pour quelques uns avant la naissance de notre Communauté. Je pense notamment à Gauthier de Pise au milieu du XV^{ème} siècle, n'ayant pas hésité à défier le célèbre Pie II, lors de joutes oratoires mémorables avec l'un de ses légats. Je pense aussi à Assam l'Érudit, dit « le Maure », qui, au début du XII^{ème} siècle, a commis l'imprudence d'écrire un traité détaillant ce qu'il avait appris sur l'Art au cours de ses expériences Mystiques, et a fini sur le bûcher.

Je ne tiens donc pas à m'attirer les foudres de mes Frères et de mes Sœurs ; et encore moins, d'Aeüs – notre Guide actuel – et de ses Hauts Conseillers. Je souhaite à tout prix conserver ma tranquillité et ma sérénité si chèrement acquises. Lorsque je me suis installé dans l'immeuble, j'ai décidé que, plus jamais je n'interférerais avec les institutions auxquelles j'appartiens. J'ai eu beaucoup de difficultés à m'en éloigner. Beaucoup de mes Frères et mes Sœurs ont essayé de me retenir au Sanctuaire et de me faire changer d'avis. Quelques uns m'ont également menacé de représailles si je fuyais celui-ci, et les quittais. Je me souviens même que l'un de ceux-ci a usé de son influence auprès d'Yrgael, l'un des Initiés les plus influents dans l'entourage de Delmocène, pour que je plie à leurs exigences. Je me rappelle aussi de cette nuit effroyable ayant précédé mon départ des lieux :

Jusqu'à ce que l'obscurité ne s'estompe, un orage a enveloppé le Sanctuaire et ses alentours. Des éclairs ont zébré le Ciel durant des heures, éclairant la fenêtre de

ma cellule comme en plein jour. Le tonnerre a grondé, des rafales de vent et de pluie ont claqué furieusement contre la vitre, me réveillant régulièrement. Et après avoir réussi à m'endormir, mon sommeil a été peuplé de peurs telles que je n'en n'avais pas connu depuis mon enfance. Des épisodes vécus à l'aube de mon adolescence, au cours de la Seconde Guerre Mondiale ont resurgi. J'ai revu des personnes qui me sont chères mourir sous le feu des bombardements. Des instants fugaces de l'exode de Mai et Juin 1940 se sont imposés à moi. Parmi eux, une scène hallucinante s'est probablement répétée cent fois :

Mon père, ma mère, ma sœur – Sidonie-, mes deux frères – Benjamin et Samuel – et moi marchons le long d'un sentier caillouteux. Cela fait des jours que nous avons quitté la région Parisienne. Nous nous dirigeons vers la frontière Suisse. Autour de nous, des champs de blé prêts à être moissonnés se discernent partout. Le ciel est d'un bleu lumineux. Au loin, il n'est parsemé que de vagues nuages filandreux. Au-delà des collines situées à deux ou trois kilomètres de nous, le clocher et les toits des plus imposantes maisons d'un bourg – Pierrefontaine-les-Varans probablement – se dévoilent. Devant et derrière nous, des files de personnes aux vêtements crasseux – comme si elles ne les avaient pas quitté depuis des jours –, avancent. Leurs yeux sont cernés par la fatigue. Le visage de la plupart des hommes laisse apparaître une barbe de trois jours. Beaucoup de femmes, jeunes ou moins jeunes, poussent devant elles

des marmots en guenilles pleurant à chaudes larmes. Quelques unes tiennent un, voire deux, enfants dont l'âge varie entre trois mois et deux ans dans leurs bras. Elles essayent tant bien que mal de les rassurer, mais n'y réussissent pas toujours. Si ce n'est les sanglots sans fin des bambins, un silence de mort accompagne le convoi de réfugiés auquel nous appartenons.

Puis, soudain, surgi de nulle part, un vrombissement assourdissant emplît l'air au-dessus de nos têtes. Des cris d'alarmes résonnent immédiatement. Les gens se mettent à courir dans tous les sens. Certains se jettent dans le fossé longeant la route. D'autres se précipitent dans les champs. Nombre d'entre eux se glissent entre les tiges de blé et y disparaissent. J'en distingue une dizaine s'y hâtant pour ne pas être la cible des engins fendant désormais l'horizon devant nous.

Tout le monde les a reconnus aux croix noires se dessinant sur leurs ailes. Il s'agit de Stukas. Et chacun se souvient encore des carnages qu'ils ont commis sur les routes du Nord de la France, lorsque Belges, Hollandais ou Polonais ont reflué en masse il y a plusieurs semaines de cela. Le bruit si caractéristique de leurs moteurs et de leurs sirènes hurlantes destinées à provoquer la panique, retentissent. Leurs mitrailleuses entrent en action et fauchent tous ceux ayant le malheur de croiser leurs lignes de visée. Autour de mon père, de ma mère, de Sidonie, de Benjamin, de Samuel, et de moi, des corps anonymes s'écroulent ; parfois en poussant une exclamation de surprise ou un cri d'effroi.

Personnellement, je remarque un groupe d'une demi-douzaine de femmes protégeant leur progéniture de leur masse, afin qu'ils soient épargnés par les balles sifflantes fusant autour d'elles. A l'écart, une autre est à genoux, les mains jointes, et prie ; elle murmure des paroles incohérentes ressemblant à des « je vous salue Marie... ». Non loin de nous, mes yeux s'attardent fugitivement sur un homme qui tirait jusqu'alors une charrette remplie de meubles, d'effets personnels et de divers objets hétéroclites. Il a le visage à moitié arraché par une décharge de projectiles. Bientôt, ces dernières sont accompagnées d'explosions éparses. Nous les reconnaissons immédiatement. Ce sont les obus dont les Stukas sont les porteurs. Ils pleuvent autour de nous, et sont instantanément suivis d'explosions assourdissantes.

Là, un véhicule automobile est projeté dans les airs, avant de retomber, en flammes. Ailleurs, une grappe d'hommes, de femmes et d'enfants est déchiquetée. Ailleurs encore, ce sont des vieillards n'ayant pas eu le temps de se mettre à l'abri qui s'enflamment comme des fétus de paille. Mais ce n'est pas pour autant que les décharges de mitrailleuses s'arrêtent.

J'en veux pour preuve que, lorsque mon regard se tourne vers les membres de ma famille, je me rends compte que mon père a été touché. Recroquevillé sur le sol, des nappes de sang inondent ses bras et son torse. Son visage est strié de traces écarlates, et son œil droit est sorti de son orbite ; il pend encore au nerf le rattachant à l'intérieur de son crane. Sa mâchoire

partiellement été emportée par la déflagration. Ses habits ont, par endroits, été brûlés. De légères fumerolles s'y distinguent encore. Son pantalon est en lambeau et le bas de sa jambe gauche – du pied jusqu'au sommet du genou – gît à deux mètres de lui.

Quant à ma mère, Sidonie, Benjamin et Samuel, ils se tiennent à un arbre calciné se trouvant à proximité du bord de la route. Ma mère est en état de choc. Elle s'agrippe à son tronc, la bouche ouverte, les traits crispés par la terreur. Un murmure s'échappe de ses lèvres, tandis que son regard est rivé vers mon père. Ma sœur et mes deux frères, eux, se cachent dans ses jupons et essayent, en vain de retenir leurs larmes. Mais ma sœur ne tarde pas à en laisser couler le long de ses joues.

Moi, je n'ose y croire. Coupé de la réalité, oubliant le massacre se poursuivant autour de moi, je m'approche prudemment de mon père. Je me penche sur lui. Je perçois un léger souffle provenir du fond de sa gorge. Son œil intact, fermé jusqu'à présent, s'ouvre lentement. Il tente de me sourire, mais n'y parvient pas. Ses lèvres ne sont tout simplement pas capables de se mouvoir. C'est davantage un rictus de douleur et de tristesse qu'il me laisse entrevoir. Deux ou trois secondes s'écoulent ainsi. Puis, j'ai le sentiment qu'il essaye de me dire quelque chose. Je ne sais pas quoi. Aucun son ne s'échappe de son gosier et ne parvient jusqu'à mes oreilles. Mais, pour moi, pour l'instant, cela n'a aucune importance. Je le prends délicatement